

bois ou très peu, les arbres y sont courts, rabougris et isolés. De culture rien, quelques navets, quelques petites légumes, voilà tout. Mais la mer, par sa fécondité, pourroit à tout ; le poisson, qui est en abondance, échangé avec autre chose, leur fournit un peu d'aïance. Nous passâmes trois jours à Namheret, principal village. Si on peut l'appeler ainsi, des îles Magdeleines... Il me semble le voir encore de la rade..... quelques hangars, quelques petites maisons bâtis sur une haute falaise, aux pieds de deux collines appelées les "Demoiselles ;" il me semble encore voir sur ces collines quelques chevaux brouter péniblement une herbe qu'ils ne pouvaient trouver, pauvre race dégénérée exilée là par un caprice de l'homme, traînant de morne en morne sa pénible existence. Il me semble encore voir dans le lointain le pauvre abbé descendre de la colline où l'Église est bâtie, elle est là tendant les bras aux pauvres pêcheurs, symbole de foi, d'amour et de confiance. Oh ! que ne puis-je vous dire tout ce qu'avait d'étonnant un soir le son de sa cloche. La mer se brisait aux pieds des falaises. Point de tonnerre, point de déchirement de nuages. Mais la vague croisée et brisée contre elle-même faisoit toujours entendre la même note sourde et plaintive, et pardessus ce bruit sourd, continu, la cloche *tintant, tintant* doucement... on eut dit un soupir s'exhalant de cette pauvre terre, la voix d'un ange appelant les hommes à la prière ! !

Nous étions aux îles Magdeleines depuis deux jours lorsque le hareng vint donner (comme disent les gens du pays). Il arrivait du fond de la mer, il montait, montait toujours, s'avancant vers la plage où il doit déposer ses œufs ; ils marchent côte à côte, serrés, pressés, ils ne sont jamais assez près l'un de l'autre ; insoucieux des monstres qui les dévorent et les harcelant sans cesse, ils vont, vont toujours, uniquement occupés du grand œuvre de la génération. Ils vont comme un élément aveugle et fatal, et nulle destruction ne les décourage. Hommes, poissons, tout fond sur eux, mais ils voguent, voguent toujours, vivant pour aimer, et aimant pour mourir. Millions de millions, qui se hasarderont de compter leur nombre ? J'ai vu dans un seul coup de seine 2000 quarts de hareng. On eut dit une étoile tombée dans la mer, une immense tache lumineuse que se disputaient et les hommes et les animaux. C'était un concert de cris sauvages, tons les oiseaux du ciel s'étaient donné rendez-vous et chacun prenait sa part de ce festin.

La pêche dura plusieurs jours : abondance, cris de joie, actions de grâce de la part des pêcheurs.

Ces pauvres gens seraient assez heureux s'ils n'étaient pas tyrannisés par les agents de l'Amiral Coffin. Le Gouvernement actuel, qui semble vouloir rendre justice à tous, ne jettera-t-il pas un regard sur cette partie lointaine de notre pays, et permettra-t-il à un compatriote des bourreaux de 1775 de continuer l'œuvre que ceux-ci avaient si bien commencée. Tous les ans nombre d'Acadiens sont obligés de quitter les îles Magdeleines pour le Labrador.

Le 3^{me} jour, nous quittâmes les îles pour le Labrador ; la traversée eut été heureuse si nous n'avions rencontré une immense banquise.

Quelle différence entre les banquises de la mer et celles de nos fleuves, ce n'est plus comme ici un champ

de glace unie, un linceul blanc que le printemps chasse avec plaisir. C'est un amas de blocs gigantesques, chassés, amassés par la tempête, emportés par les courants et qui flottent avec eux. A une certaine distance on ne distingue pas, il est vrai, leurs aspérités, et toutes ces lignes bizarres présentent à l'œil fatigué les formes les plus étranges, on croirait voir tantôt les flèches élancées d'une cathédrale, tantôt les tours arrondies d'une forteresse, crénelées comme un vieux rempart. Celle-ci ouvre ses flancs aux flots qui la rongent, on dirait une arche de pont ; celle-là se dresse fièrement au milieu des autres comme un palais de roi, elle a ses hautes murailles de granit, sa colonnade, ses portiques, sa terrasse italienne, et le soleil qui la colore la rend éblouissante comme un de ses temples d'or et de porphyre où demeuraient les dieux mythologiques.

Ce qui ajoute encore à l'effet produit par tant de points de vue si bizarres, c'est l'admirable couleur de ces glaces, c'est le bleu transparent, le bleu limpide et velouté qui les revêt. A côté de couleurs si pures, l'azur du ciel est pâle et l'émeraude de la mer est terne.

Mais la nuit c'était bien autre chose, on eut dit des fantômes passant avec gravité près de vous, vous tendant la main et si par hasard une glace se broyait sur une autre glace vous eussiez dit le rire satanique d'un damné, c'était à faire frémir ; et sur toute cette scène le fanal rouge de l'avant qui lançait ses feux lugubres et sinistres.

Impossible de dormir, il fallait contempler ce spectacle, ou entendre à chaque instant la voix de l'officier de quart crier "gare à babord ! gare à tribord !" et puis presque aussitôt la glace se glissait avec de sourds craquements le long des flancs du vaisseau qui gémissait sous cette pression.

Ce n'est qu'après bien des peines, bien des fatigues, bien des dangers heureusement évités, que nous pûmes enfin, après avoir été prisonniers six jours dans les glaces, toucher l'orteau, petit fort bâti sur les côtes sud du Labrador.

L'histoire du Labrador est courte, je l'emprunterai à l'abbé Verland qui, il y a quelques années, visita ces parages.

"Ce pays, à l'arrivée des Européens, était dans la possession des Esquimaux, qui soutenaient déjà et continuèrent longtemps après à soutenir une guerre assez vive d'une part contre les Montagnais, et de l'autre, contre les Souriquois ou Micmacs, habitants des côtes de l'Acadie, de la Gaspésie et de Terre-Neuve. Les Esquimaux, qui semblent appartenir à la famille des Samoyides et des Japonais, se défendaient courageusement ; mais quand les Français se mirent de la partie contre eux, ils durent céder peu à peu et se retirer vers le Labrador Septentrional.

Les chroniques du Nord de l'Europe nous portent à croire que dès les 13^{me} et 14^{me} siècles les Norvégiens et les Danois avaient découvert dans leurs voyages les îles de Terre-Neuve et le Labrador. En 1497, Jean et Sébastien Cabot, cherchant un passage vers les Indes, reconnurent la partie Septentrionale du Labrador. En 1500, le portugais Cortéreal visita aussi les côtes de ce pays. Dès l'année 1504, des pêcheurs basques, normands et bretons y faisaient la pêche."

L'apparence de ces pauvres côtes saisit le cœur, c'est la nature en deuil, c'est l'abandon, ce sont des montagnes de roche, de granit gris et rose, où il ne pousse rien